

III DANSE

Le corps comme enjeu de communication

La chorégraphe Marie Béland présente *BESIDE*, troisième et dernier opus de sa trilogie *B + B + B*

ENORA RIVIÈRE
COLLABORATRICE
LE DEVOIR

La trilogie *B + B + B* pour *BEHIND*: une danse dont vous êtes les héros, *BETWEEN* et *BESIDE*. Trois propositions qui dessinent autant de rapports à l'espace et à la relation au public. Pour ceux qui n'auraient pas vu les deux premières pièces, la définition des rapports spatiaux qu'elles impliquent (derrière et entre) peut paraître simple à imaginer. Là, avec *BESIDE* et son « à côté de », la chose semble d'emblée plus délicate, plus complexe, voire moins confortable. Marie Béland pose en effet la question de la communication, du traitement de l'information, de sa saisie et de son partage par le truchement du corps. Une occasion pour elle de pousser plus loin son intérêt pour le corps-parole et ses zones d'inconfort.

Long processus

Le processus de création s'est étendu sur trois ans, car il a fallu du temps pour se détacher des obsessions de *BETWEEN* avant de comprendre les enjeux de *BESIDE* et y plonger en profondeur. L'inconfort ici est lié à un geste vocal. « C'est dû au matériau brut. L'interprète dit à haute voix ce qu'il entend à la radio diffusée en direct. » Les interprètes en l'occurrence sont des danseurs, et il

s'agit bien d'un projet chorégraphique. Double inconfort ou double enjeu, car à l'aléatoire convoqué par le direct de la radio se superpose une partition de gestes absolument écrite, imposée.

« Pour moi, c'est vraiment important de travailler ça, parce que ça crée les tensions, les frictions, raconte Marie Béland. Le rapport entre aléatoire et imposé, ça donne de la chair et de la substance à ce qui est en train de se faire sur scène. Je travaille beaucoup avec la surcharge cognitive sur scène avec les (pauvres) interprètes, car j'aime les voir travailler dans des zones où ils ne contrôlent pas tout, ne sont pas maîtres de ce qui se passe. Les interprètes en danse, dans leur grande capacité, et leur grande rigueur, finissent toujours par maîtriser la chose, alors que tu préférerais qu'ils ne la maîtrisent pas, et l'aléatoire permet cette fragilité, cette mise en danger, cette vibration. Même s'ils sont super bons. »

Ce temps étiré entre la première et la dernière séance de travail a permis un temps de dépôt quant à la préhension et la compréhension de cette partition à la double exigence. Cela a demandé aux danseurs un entraînement spécifique ? « Ce que je peux dire, c'est que cela a été long pour qu'ils aient une emprise sur quoi que ce soit, répond Marie Béland. On s'est préparés au fil du temps. Comme une formation. C'est comme si

le cerveau avait développé une capacité à répondre à cette surcharge cognitive là. À force, on crée des outils, des réflexes, des systèmes. C'est moins un échauffement d'avant spectacle qu'une préparation qui a duré trois ans. »

Stimuler le spectateur

Dans *BESIDE*, l'adresse à l'autre est au cœur des enjeux de l'œuvre. D'où la nécessité pour Marie Béland d'inviter des spectateurs au sein des différentes étapes à Montréal et à l'étranger afin de mesurer ce que le travail suscitait, provoquait en eux. « On utilise la radio locale, donc il y a une composante culturelle très forte. Quand on débarque ailleurs, on a peu d'idées sur les actualités, la manière dont les gens se saisissent des médias pour communiquer. On avait besoin de vérifier que les gens perçoivent positivement le fait que des Québécois viennent se saisir de leur culture et la leur renvoyer ! »

Au-delà de cette attention, la chorégraphe aime que le spectateur soit actif par l'œuvre, stimulé dans son intellect et sa pensée critique sans évaluer pour autant la possibilité d'être divertie. « Pour moi, l'œuvre, c'est toujours un partage. *BESIDE* invite les gens à percevoir autrement et peut-être à remettre en question la construction de nos médias. On ne donne pas de réponses, mais on tient pour acquis



Marie Béland

BESIDE

Chorégraphie : Marie Béland. Du 15 au 18 octobre, théâtre La Chapelle, 19 h.

que les gens sont assez intelligents pour émettre leur propre réponse. On essaie de créer des terrains fertiles pour leur imaginaire et leur réflexion. Je pense que l'art doit servir à ça, entre autres choses. »

Il n'en reste pas moins que le spectateur, tout comme le danseur, vit une surcharge cognitive. Et jouer avec l'information et la communication, ça implique aussi de jouer avec du contenu, du sens. Mais là n'est peut-être pas la question. Dans *BESIDE*, le sens est bien présent, remarque Marie Béland. « Le fait d'utiliser la radio en direct et de ne pas maîtriser ce que l'on dit nous autorise à aborder des sujets assez profonds et à aller de la politique à la météo en passant par une entrevue avec Ricardo. C'est là tout l'intérêt et la richesse. »

Avec *BESIDE*, la chorégraphe sent qu'elle a franchi un pas de plus dans la complexité des couches d'écriture et de perception. À ce titre, le partenariat avec Montréal Danse et sa directrice artistique, Kathy Casey, y est pour quelque chose. « C'est la première fois qu'une dramaturge collabore avec moi de façon constante, à chaque répétition. Ça m'a permis d'aller beaucoup plus loin, de clarifier des intuitions. J'avais toujours une interlocutrice pour dialoguer, rebondir sur les doutes. » La collaboration avec Montréal Danse a rendu cela possible.

III MUSIQUE

Morceaux choisis au FrancoFaune

Retour sur une 6^e édition riche en révélations du festival bruxellois

À la brasserie Le Jardin de ma soeur, dans la nuit de dimanche à lundi, une quarantaine de membres de l'organisation, bénévoles et invités internationaux enterraient dans la joie et le houblon la fin de cette 6^e édition du festival bruxellois FrancoFaune, point d'orgue d'un week-end riche en révélations musicales et en confirmations de carrières. Trajectoire chanssonnière à rebours, en quatre lieux et huit noms.

PHILIPPE RENAUD
COLLABORATEUR
À BRUXELLES
LE DEVOIR

Dalton Telegramme partait dans une direction inattendue, dimanche soir, lors du grand concert de clôture à l'Orangerie du Botanique, l'une des scènes les plus prestigieuses de Bruxelles. Soirée de lancement d'un nouvel album pour l'orchestre venu souvent au Québec, grâce au prix Rapsat-Lelièvre remporté en 2016. On appréciait sa gouaille, comparable à celle de Louise Attaque, propulsée par d'excellents musiciens affichant des couleurs country-folk à leur chanson enjouée. Sur *Victoria*, leur second disque, les Dalton effectuent un virage esthétique très serré, explorant une chanson pop aux reflets new wave.

Le groupe a beau être encore aussi attachant en concert, on avait toutefois l'impression que son style d'écriture était mieux servi par le country que la pop-rock électro qui domine sur l'album. Un son plus lisse, plus consensuel, où l'énergie et la richesse des textes qui font la signature du groupe se dissipent dans des grooves tendance. Les fans n'ont pas semblé déçus, d'autant que le trio français blues-rock créole Delgrès (guitare-voix, batterie et sousaphone) a mis le feu aux planches en début de soirée avec un spectacle digne des grands rassemblements extérieurs du Festival international de jazz de Montréal.

Le programme du samedi FrancoFaune fut des plus chargés, débutant avec les vitrines d'après-midi, où se sont illustrés l'iconoclaste mais musi-



calement raffiné duo Alek et les Japonaises et l'auteur-compositeur-interprète français Yolande Bashing (chanson électronique à la Flavien Berger), et se terminant sur le toit de la belle salle Beursschouwburg, à un jet de pierre de la place de la Bourse, en plein cœur de Bruxelles.

C'est là où le Marseillais Fred Nevché a débarrassé son projet ciné-chanson-électro-*spoken word* qui a germé au Festival en chanson de Petite-Val-lée, l'une des propositions les plus abouties du festival. Là aussi où s'est produit ensuite le groupe Atome, auteur d'une chanson avant-pop de très bon goût inspirée par celle de Stereolab, pour ne nommer que ce pionnier. Son premier album, *Voie lactée*, n'est pas seulement addictif, il bénéficie également du soutien des radiodiffuseurs franco-belges, un privilège sur cette scène musicale qui, comme chez

L'essentiel s'est révélé à nous : Glauque n'est pas que le groupe de deux très bonnes chansons, il possède déjà plus de cinquante minutes de solides compositions

nous, nage trop souvent à contre-courant de l'univers médiatique...

Glauque, envers et contre tout

Glauque, prochain espoir de la chanson belge actuelle, tenait le haut de l'affiche dans l'édifice patrimonial de la Tour à plomb, transformée en salle de spectacles depuis à peine un an — le principe fut celui-ci jusqu'en 1962 : du haut de la tour, on faisait dégoutter le plomb qui, 47 mètres plus bas, se refroidissait en billes dans un bassin d'eau. Récoltez les billes et bourrez les cartouches destinées aux chasseurs.

Heureusement que Glauque ne porte pas l'arme parce qu'il aurait été tenté de s'en servir samedi soir dernier. Cafouillage : les basses étaient complètement absentes du mix, ingrédient essentiel à la chanson du groupe. Plombé par une sonorisation défaillante, il a même dû interrompre son concert avant d'accepter son sort en essayant de compenser ces lacunes avec une performance plus physique. Les cinq musiciens, qui ont alerté les médias et les mélomanes en lançant deux percussives et pertinentes chansons cette année, étaient en beau fusil, c'est le cas de le dire. Et pourtant, l'essentiel s'est révélé à nous : Glauque n'est pas que le groupe de deux très bonnes chansons, il possède déjà plus de cinquante minutes de solides compositions. Dans

Le groupe belge Dalton Telegramme présentait son plus récent album, Victoria, dimanche soir, lors du grand concert de clôture du festival FrancoFaune à l'Orangerie du Botanique, l'une des scènes les plus prestigieuses de Bruxelles.

LARA HERBINIA
FRANCOFAUNE

l'adversité, l'orchestre s'est prouvé ; on n'a pas fini d'en entendre parler.

Place au hip hop

Or, il y avait aussi beaucoup d'intérêt pour le groupe qui précédait Glauque et son concert fut l'une des belles surprises du festival. Choolers Division, sextet constitué de quatre instrumentistes (synthés/guitares, boîtes à rythmes, scratches, basse électrique/électronique) et deux MC qui donne dans un hip hop alternatif indémodable rappelant le jeu des Torontois de BadBadNotGood (en plus planant) avec des orchestrations savantes et souvent sombres, entre le rap culte de Def Jux et les premiers albums de Tricky.

Kostia et Fifi font la paire au micro, deux rappers parfaitement complémentaires. Le premier est très technique, les rimes tricotées, la prosodie rapide, le regard concentré fixant le fond de la salle ; le second est une bête de scène, il rappe, chante et crie, traverse la scène de long en large et danse comme un possédé du *breakbeat*. Là où ils se démarquent d'abord, c'est sur le plan des textes. Radicalement originaux, recueil de réflexions intérieures, un regard singulier sur le monde et l'amour, de la colère à exprimer, mais aussi des passages d'une grande candeur, comme cette chanson sur la princesse Anna, personnage principal de *La reine des neiges*.

Trisomie

L'autre détail singulier de Choolers Division : Kostia et Fifi sont trisomiques. Le premier d'origine française, l'autre belge, tous deux fréquentent la même maison de soins adaptés de l'est de la Belgique, où sont organisés des ateliers d'expression artistique. C'est lors de l'un d'eux qu'ils furent réunis, il y a cinq ans ; la chimie a si bien opéré qu'est venue l'idée d'un projet musical plus structuré. Des compositions originales, des textes à apprendre par cœur, une scène et des publics à apprivoiser, tout un travail pour ces deux musiciens.

« Le défi était d'abord de s'assurer que Kostia et Fifi pouvaient donner des concerts devant un vrai public », explique Didier Gosset, fondateur du label belge Black Basset Records, qui éditera en novembre le tout premier album de Choolers Division (« chooler », belgicisme pour « chialer », « se plaindre »). Défi non seulement relevé, mais doublement : le groupe s'est produit aux Transmusicales de Rennes et au Dour Festival, devant des dizaines de milliers de spectateurs.

L'étonnement de voir ces deux rappers s'imposer avec une telle assurance sur scène cède rapidement la place à l'analyse de la proposition musicale. Un vrai de vrai groupe, deux rappers incandescents et leurs accompagnateurs qui poussent la forme rap vers le dub expérimental et les musiques électroniques. Six sur scène, ils ne font qu'un, communiquant tout naturellement le réel plaisir qu'ils ont à faire leur métier devant un public débordant d'enthousiasme.

Et quelque chose comme une leçon d'humanité offerte par ces Choolers.